

RITES, MYTHES, TRIBUS.

François ROUSSEAU fait un usage fort avisé de la trilogie des rites, des mythes et des tribus. Les *rites*, autrement dit des gestes, des procédures, des habitudes pratiques observées collectivement et de manière répétitive dans la durée ; des *mythes*, autrement dit des idées, des modèles du monde tenus pour vrais par la collectivité en question ; et des *tribus*, c'est-à-dire de la collectivité elle-même, des personnes qui considèrent qu'elles nourrissent entre elles des liens privilégiés. Considérer simultanément ces trois aspects repose sur une théorie que l'on peut résumer de la façon suivante : *aucune collectivité ne peut survivre s'il n'y a pas en son sein une cohérence suffisante entre ces trois aspects*, autrement dit entre les comportements, les idées et les sentiments.

Le but des lignes qui suivent est d'expliquer les origines de cette théorie, des obstacles qu'affronte chacun des trois termes dans la culture ambiante, avec en conclusion une étonnante confirmation du bien-fondé de cette approche par les derniers progrès des neurosciences.

Ces idées sont abordées selon le plan suivant :

- I. LES SOURCES (Emile Durkheim, l'origine biblique, Platon)
- II. LES RITES (la vie publique, les sports, etc. .)
- III. LES MYTHES (la raison, la politique, etc.)
- IV. LES TRIBUS (la confiance, le poids de l'histoire).
- V. L'APPORT DES NEUROSCIENCES.

I.

LES SOURCES.

La première formulation moderne de cette approche se trouve dans l'œuvre du sociologue Emile Durkheim (1858-1917) : *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (PUF 1985). Partant à la recherche des formes de religion les plus élémentaires, il a trouvé dans celle des aborigènes d'Australie une structure stable, composée d'une « église », de rites et de mythes. J'ai généralisé ce schéma dans « *La gestion et les rites* » (Annales des mines, série Gérer et Comprendre (1993)), en remplaçant le terme trop étroitement religieux d'église par celui plus général de « tribu ». Depuis, je ne cesse de m'émerveiller de la fécondité de cette trilogie, notamment de la solidarité entre ces trois piliers, chacun assurant la solidité des deux autres. Ma proximité avec Durkheim n'est pas étrangère au fait que nous sommes l'un et l'autre versés dans la tradition juive, caractérisée par un formidable appareil de commandements et d'interdits (le chiffre traditionnel est de 613), et où l'on trouve la proclamation suivante : « *Le monde repose sur trois fondements : la Torah, le culte et l'amour du prochain* » (Pirké Avoth I, 2).

Cela étant, on trouve déjà dans *La République* de Platon une construction théorique voisine, lorsqu'il postule que la Cité, à l'image du corps humain doté d'une tête, siège de la pensée, d'un cœur, siège des passions, et d'organes, moyens de l'action, doit sa pérennité aux sages, gardiens de la raison, aux guerriers, gardiens de la sécurité collective, et aux esclaves, qui assurent la vie matérielle.

Toutefois, ces majestueux patronages n'ont pas suffi à installer cette théorie dans la culture moderne, car chacun des trois pôles se heurte à de formidables défenses.

II.

LES RITES.

Le terme de rite est presque un gros mot. Lorsque l'on fait mention d'une réunion rituelle, chacun comprend un cérémonial obligatoire et ennuyeux. Pourtant, la vie collective regorge de rites, signes les plus visibles de la sociabilité. C'est particulièrement évident sur les Champs Elysées le 14 juillet, mais la façon de s'habiller, de s'alimenter, de se loger obéit à des modes qu'aucune nécessité pratique ne justifie complètement, et qui diffèrent selon les lieux et les tribus. Le football est caractérisé par des règles méticuleusement réglementées et surveillées, sur le terrain mais aussi dans les tribunes, et qui diffèrent sensiblement du rugby, au point que les amateurs de ces deux sports semblent des fidèles de deux religions. Les houleux débats qu'a suscités le port du voile musulman étaient alimentés par les critiques de Français de France, dont les grands-mères n'auraient pas imaginé paraître en public têtes nues !

L'anthropologue américain Edward T. Hall dans son célèbre essai *La dimension cachée* (Seuil 1966) recense les aspects matériels de la vie les plus ignorés car trop familiers, comme la distance qui sépare deux personnes qui se parlent debout, ou une porte ouverte ou fermée, pour souligner que ces détails différents sensiblement selon les cultures.

Les rites démocratiques pèsent d'un poids irrésistible dans les pays modernes, au point que les dictatures les plus féroces éprouvent la nécessité de se faire authentifier par des élections. Il y aurait là une sorte de démonstration du fait que c'est le peuple qui gouverne. Pourtant, rappelons qu'Adolphe Hitler et Philippe Pétain sont arrivés au pouvoir par des processus parfaitement démocratiques. En fait, une élection est un combat simulé : au lieu de s'entretuer, on se compte, avec l'hypothèse que les plus nombreux auraient gagné. Ce n'est pas tout-à-fait garanti, car Mme Clinton, par exemple, avait reçu plus de voix que Donald Trump en 2016.

La persistance des rites à travers le temps est phénoménale. Les jours chômés dans la République française laïque sont toujours, pour l'essentiel, des fêtes catholiques. La tentative des révolutionnaires de changer les mois et les semaines a rapidement tourné court. La spectaculaire survie de la religion musulmane depuis le septième siècle ne saurait s'expliquer par les enseignements du Coran, car la grande

majorité des fidèles ne comprennent pas l'arabe. En revanche, les rites collectifs comme les prières quotidiennes, le mois du Ramadan et le pèlerinage de la Mecque donnent à voir des foules unies dans des comportements irrésistiblement fédérateurs.

Mes rites vont de soi, mais qu'on ne s'avise pas de m'imposer des rites différents ! Ainsi s'explique, dans la vie des affaires, les fréquents échecs des fusions-acquisitions d'entreprises. Des détails obscurs, comme l'ergonomie des écrans d'ordinateur, ont mis en péril des rapprochements techniques et financiers qui allaient de soi.

En résumé, un rite est pratiqué, revendiqué, aimé si l'on a toujours fait comme cela et s'il matérialise un mythe auquel on adhère. Sinon, il est rejeté comme une insupportable tyrannie.

III.

LES MYTHES.

Ne pas se méprendre sur ce vocable. L'idée de mythe évoque pensée primitive, folklore, illusion naïve. Ici, bien au contraire, cela désigne une conviction partagée, une idée à laquelle on croit.

Le premier exemple que je développerai est le mythe de la raison. Associer mythe et raison paraît un oxymore, puisque le mythe évoque une idée singulière, locale, alors que la raison connote l'universel. Nous allons voir que la raison évoque en effet l'universel, mais un universel particulier, qui est très loin d'enfermer la totalité du réel. C'est en cela que c'est un mythe. J'ai développé cette thèse dans un article récent (*Un bilan des lumières*. Revue de l'électricité et de l'électronique N°2 2016), que je résume ci-après.

Je pars de deux questions que je pourrais poser à mon épouse. Première question : « Quelle heure est-il ? ». Deuxième question : « M'aimes-tu comme avant ? » Pour la première question, j'aurais pu consulter un écran, et rien n'aura changé sinon que je connaîtrai l'heure. J'appelle cela une *connexion*.

Il en va tout autrement pour la seconde. En effet, dès que j'aurai posé cette question, j'attendrai, sans doute anxieusement, la réponse, donc je ne serai plus tout-à-fait-le même. Mon épouse, de son côté, est perturbée par ma question et, quelle que soit sa réponse, elle sera encore perturbée en attendant ma réaction, et ainsi de suite. J'appelle cela une *relation*. La raison, et sa concrétisation majestueuse la science, maîtrise les connexions à un point que n'avaient pas imaginé les plus audacieux utopistes, mais elle est presque muette devant les relations. Les sciences humaines, psychologie, sociologie, science économique ont toujours l'ambition de vaincre angoisses, conflits et misères, mais si elles ont produit de bonnes questions, elles n'ont guère produit de réponses. Ainsi s'explique que dans notre monde si perfectionné techniquement, sévissent toujours violences et solitudes. Une explication est à rechercher chez Descartes.

On trouve en effet dans le Discours de la Méthode la recommandation suivante : « ... *ne recevoir aucune chose pour vraie que je ne la [connaisse] évidemment être telle, afin de m'éloigner de la précipitation et de la prévention* » (c'est moi qui souligne). Autrement dit, prendre tout son temps et ne pas s'arrêter à des opinions. Ce qui n'est possible qu'avec des objets qui ne sont ni éphémères, ni subjectifs, comme par exemple l'expérience du bâton brisé, qui met en évidence la loi de Descartes sur la réfraction de la lumière. Je déclare de tels objets : durs. Si ces deux qualités, ou l'une des deux, font défaut, comme dans mon second dialogue avec mon épouse, je les déclare : mous. La raison et la science maîtrisent prodigieusement tout ce qui est dur, et elles sont presque impuissantes face au mou. Ainsi faut-il comprendre les grands malheurs qui affectent encore notre époque, en dépit de tous les efforts entrepris pour durcir le mou qui caractérisent les sciences humaines. C'est l'une des manières de mesurer le côté mythique de la raison.

Une autre manière est de considérer la diversité des cultures mondiales. C'est ce qui est fait magistralement par Pierre Legendre dans son ouvrage « *Le tour du monde des concepts* » (Fayard 2014). Il a entrepris de recenser une dizaine de mots, d'une limpide évidence pour un Parisien héritier des Lumières, comme Contrat, Etat, Loi, Société, Vérité, etc., et il a demandé à des spécialistes d'une dizaine

de langues (arabe, gabonais, chinois, russe, japonais etc.) de les traduire dans leurs langues respectives.

Le résultat est une rude épreuve pour le tenant de la raison universelle. Il est rare qu'un seul mot suffise. Par exemple, il faut cinq mots en arabe pour rendre l'idée de Contrat, sept expressions en gabonais pour traduire Loi, trois mots différents en russe pour traduire Vérité. On comprendra que j'aie noté avec un intérêt particulier que les trois mots qui rendent compte, en chinois, de l'idée d'Etat renvoient respectivement au sol, donc aux gestes, à une tradition, donc aux mythes et à un ensemble humain, donc une tribu.

Des mythes de nature politique pèsent lourd dans notre vie collective, notamment l'opposition droite-gauche. Elle remonte au XIXème siècle, quand l'essentiel de la vie était consacré au travail salarié, car il n'y avait guère de congés et guère de retraites, et où des capitalistes propriétaires des machines exploitaient des prolétaires mal payés. La droite privilégiait la mise sur le marché de richesses, œuvre des entrepreneurs, la gauche le travail et les travailleurs. Charles Péguy, dans un magnifique essai : *L'argent* (1913. Réédition Les Equateurs 2008) s'insurge contre cet obsession de l'argent, et met en regard les rites vertueux gérés d'un côté par le curé et d'un autre côté par l'instituteur de son village, qui faisaient advenir l'un et l'autre de la valeur irréductible à des chiffres. On voit le rapport avec les patronages de François Rousseau. Aujourd'hui, le travail salarié n'occupe plus que 14 % de la vie éveillée d'un Français moyen, et le pire ennemi de l'ouvrier français n'est plus le capitaliste mais l'ouvrier chinois qui lui vole son emploi. La récente élection présidentielle en France a mis à mal, avec la crise du parti socialiste et celle symétrique des Républicains, ce mythe vermoulu.

Notons enfin, s'agissant de politique, que l'opinion publique attend de son gouvernement deux rôles contradictoires : le maintien de l'ordre au jour le jour, et le maintien d'un cap conforme à une identité nationale pérenne. Ainsi faut-il comprendre que beaucoup de pays de l'Union européenne sont toujours des monarchies constitutionnelles et que la France ne s'est jamais tout à fait remise de la perte de ses rois.

IV.

LES TRIBUS.

Les solidarités tribales, comme celles des entreprises, lieu d'exploitation et «en même temps» créatrices d'emplois, ont donc deux visages contradictoires. De même, le patriotisme, amour de son pays, est une vertu, mais le nationalisme, la haine des autres, un vice. La laïcité, et les communautarismes avec leurs mythes concrétisés par des rites qui mettent en péril l'unité nationale sont en rivalité, mais cette même laïcité honore les richesses des terroirs, avec leurs vins, leurs fromages, et leurs spécialités gastronomiques.

J'ai pu éprouver l'ambiguïté des tribus dans ma correspondance avec l'académicien et homme politique Alain Peyrefitte, normalien, membre de l'Académie française et de l'Académie des Sciences morales et politiques à propos de son livre « *La société de confiance* » (Odile Jacob 1995). C'est un essai d'histoire économique, qui explique la richesse des villes de la Renaissance comme Florence ou Venise, non par la combinaison du capital et du travail, mais par la confiance. Les grandes familles de ces deux villes envoyaient leurs enfants et leurs neveux à Amsterdam et à Constantinople, et leurs transactions ne s'embarrassaient pas d'un long et pesant appareil juridique, Ainsi ont-ils imposé leurs monnaies, le florin et le ducat, à l'ensemble du monde des affaires de leur temps.

J'ai écrit à l'auteur pour lui dire mon admiration pour cet ouvrage, mais en lui faisant observer que nulle part il ne donnait de définition de la confiance, que, pour ma part, je caractériserais par la rencontre entre une tribu, des rites et des mythes. Sa réponse mérite d'être rapportée.

« J'ai repris ces trois éléments, proches de Durkheim, lors du colloque qui s'est tenu à l'Institut en septembre dernier autour de mes travaux. Mais ces trois aspects, ou plutôt ces trois conditions, n'engendrent-ils pas aussi bien la méfiance, le contrôle social sous forme de clientélisme ou de structure clanique, fermée à l'initiative et à l'adaptation ? » (Correspondance privée. Février 2016.)

Qu'une autorité intellectuelle et morale aussi reconnue répugne à faire état vis-à-vis du grand public de ce modèle, tout en étant convaincu de sa pertinence, illustre avec éclat son caractère sulfureux.

V. L'APPORT DES NEUROSCIENCES.

Le professeur Lionel Naccache, neurologue à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière et chercheur en neurosciences cognitives, écrit dans son ouvrage « *Quatre exercices de pensée juive pour cerveaux réfléchis* » (In Press 2003) :

« *On dénombre aujourd'hui une dizaine de systèmes mnésiques différents et relativement indépendants qui concourent à façonner de concert ce que nous appelons d'un mot notre mémoire* ».

Cette affirmation est appuyée sur de nombreuses observations et expériences sur des malades dont le cerveau était altéré de diverses manières. Pour ma part, je m'appuie sur ce résultat scientifique pour postuler que les imprégnations de notre cerveau par nos rites, nos mythes et nos affections tribales sont indépendantes, et que l'idée que nous nous faisons de notre ego est une histoire synthétique que nous nous racontons.

Cette position doit nous inspirer une prudence, une profonde modestie à l'égard des constructions intellectuelles que nous produisons pour justifier nos attitudes et nos comportements. Si frustrant que cela nous paraisse, nous devons notamment être attentifs à l'influence de nos rites sur nos mythes. Déjà Blaise Pascal professait : mettez-vous à genoux, joignez les mains et la foi viendra. Le philosophe Alain remarquait que nous ne sommes pas la même personne le matin et le soir, car nous sommes sans défense dans notre sommeil et de conclure : « *Le matin, l'homme est volontiers anarchiste. Quand vient le soir, il aime les lois* ». Le même Alain disait : nul ne peut rester en colère quand il tourne les paumes de ses mains vers le ciel.

On comprend dans ces conditions l'intérêt que François Rousseau a porté à cette trilogie. Les enfants ne sont pas indifférents au monde des idées, mais ils sont bien plus sensibles au monde des jeux et des

sports, et leur fragilité les attire vers les marques d'affection et de solidarités tribales. Superbe rencontre entre une théorie et une pratique.

